



LE LOUP ET LE LAPIN

FABLE

Jean Lapin trotta dans la clairière,
 Quand d'aventure, il rencontre un grand loup.
 Hargneux, tout prêt à faire un mauvais coup,
 Et Jeannot aussitôt s'assied sur son derrière :
 — Tu feras mieux, dit-il, de vivre à ma manière
 D'un peu d'herbe et de thym, d'une feuille de chou
 Au lieu de te plaire au carnage ;
 Ami, prends ce parti, crois-moi, c'est le plus sage.
 L'autre répond : — Petit végétarien,
 Tes beaux sermons ne me servent de rien
 J'ai faim, je ne puis pas attendre ;
 Ta chair me plaît, elle me paraît tendre
 Bernes là ton oraison.
 Elle n'est pas de sa saison
 Je ne me nourris pas de recettes pareilles,
 Ventre affamé n'a pas d'oreilles
 Le proverbe a raison.

Il faut faire le méchant qui s'en durcit au crime ;
 Vous le prêchez en vain : Jean Lapin fut victime
 De ses bons sentiments, car le loup s'en moqua
 Et le croqua. JEAN RÉMY.

LES SOUVENIRS D'UN PAGE DE
NAPOLÉON IER

Une revue de Londres a publié récemment les mémoires d'un officier anglais, dans lesquels nous trouvons la charmante anecdote suivante ; il la tenait du maréchal de Sainte-Croix qu'il avait connu pendant la guerre d'Espagne et qui, avant de s'illustrer dans l'armée, avait été page de Napoléon Ier.



VANT d'entrer dans l'armée, j'ai été page de Napoléon Ier ; mais je vous assure que, dans la maison de l'empereur, cet emploi n'était pas un jeu et n'avait rien de commun avec le rôle plein d'agréments de Chérubin. Au lieu des doux sourires et des tendres regards de la com-

tesse Almaziva, nous n'avions pour nous que l'attitude froide et indifférente de Talleyrand, le coup d'œil dur et perçant de Savary ou le sourire étrange, à la fois menaçant et moqueur, de Fouché.

Quand on était de service, il fallait rester toute la journée dans la salle d'attente qui précédait le cabinet de l'empereur. Habituellement, l'empereur sonnait à la fin de chaque audience, pour qu'on fit entrer le visiteur suivant, d'après l'ordre d'arrivée. Mais s'il devait venir des personnages d'importance, on nous en remettait la liste, le matin, avec l'ordre d'appel et, en aucun cas, cet ordre ne devait être changé.

Un jour où j'étais de service, une de ces listes

me fut donnée ; Napoléon s'occupait, à ce moment d'une enquête sur les forces navales du pays, et, en jetant négligemment les yeux sur les noms inscrits, je vis qu'il n'y avait que des officiers de marine, comme le vice-amiral A..., le contre-amiral B..., ou le capitaine de vaisseau C..., de sorte que la réception, au lieu de son cortège habituel de brillants officiers aux uniformes splendides et de maréchaux couverts de broderies, ne comprenait que les modestes uniformes de la marine.

Or, le marine n'était pas très bien vue de l'empereur, et, vraiment je ne me trouvais que médiocrement flatté d'avoir à recevoir ces visiteurs inaccoutumés. La salle d'attente se remplissait rapidement et, avant midi, elle était tout à fait pleine.

A ce moment, la porte s'ouvrit doucement et je vis entrer un personnage comme il n'y en avait jamais eu dans nos brillants salons. C'était un homme de cinquante-cinq à cinquante-six ans, petit, trapu, solidement bâti, à la figure tannée et hâlée, au front large très ouvert et sillonné par la cicatrice d'un énorme coup de sabre ; une grosse moustache grise toute hérissée couvrait sa bouche et des sourcils assortis ombrageaient ses yeux noirs et perçants. Il était vêtu d'une grossière blouse de drap bleu, comme en portent les pêcheurs bretons, serrée à la taille par un ceinturon de cuir, après lequel pendait une espèce de coutelas à large lame. Ses pantalons, très amples, étaient relevés à la cheville et laissaient voir une paire d'énormes pieds recouverts de gros bas bleus et de souliers à semelles très épaisses.

En entrant, il avait une main négligemment enfoncée dans sa poche et de l'autre tenait un chapeau de toile cirée à larges bords. Il s'avança d'un air tranquille, salua deux ou trois officiers en passant, alla s'asseoir près de la porte et s'absorba, aussitôt, dans ses réflexions.

Qui diable cela peut-il être ? me demandais-je en surveillant cet étrange apparition. Mes yeux se portèrent, alors, sur ma liste et je vis que plusieurs pilotes du Havre, de Calais et de Boulogne avaient été appelés à Paris pour donner certains renseignements sur les sondages et les profondeurs de la mer, le long du littoral.

— Ah ! pensai-je, j'ai deviné : le brave homme s'est trompé et, au lieu d'attendre dans l'antichambre, il est entré carrément au salon.

Mais, il y avait quelque chose de si curieux et de si original dans le farouche regard du vieux loup de mer, que je me décidai à le laisser dans son erreur et à ne pas le renvoyer dehors. De plus, je remarquai que sa présence avait causé une sorte de sensation dans l'assistance et je m'en amusai beaucoup.

Mais le temps passait et les officiers qui attendaient s'étaient réunis par petits groupes de trois ou quatre et causaient ensemble à voix basse. Lui restait seul. Tirant de sa poche de côté une énorme tabatière, il y prit un gros morceau de tabac et se mit à chiquer aussi tranquillement que s'il se promenait sur son banc de quart. Ce sang-eûne et cette insouciance me divertirent tellement que je résolus de le faire poser un peu.

Ses traits énergiques, sa grosse tête de Breton, sa voix forte, ses manières brusques, tout cela cadrait admirablement avec toute sa personne et me remplissait de joie.

— Par Dieu, mon garçon, me dit-il, après avoir causé quelque temps avec moi, vous feriez mieux de dire à l'empereur que je suis là à l'attendre ! Voilà qu'il est plus de midi et il se fait temps d'aller casser une croûte !

— Un peu de patience, lui répondis-je, Sa Majesté vous invitera sans doute à déjeuner.

— Soit, dit-il sérieusement ; si on ne mange pas trop tard, je suis son homme !

— Il paraît que vous connaissez déjà l'empereur ?

— Certes, oui ; je l'ai connu qu'il n'était pas plus grand que vous.

— Comme il va être heureux de vous voir ! J'espère que vous avez amené votre famille avec vous, car l'empereur ne manquera pas d'en être très flatté.

— Non, j'ai laissé tout mon monde chez moi ; la cour ne nous convient guère et nous avons autre chose à faire que de perdre notre temps et notre argent avec tous les gens qui viennent ici.

— Et votre vie n'en est que plus agréable, ajoutai-je : pêcher la morue et le hareng, et attraper, de temps à autre, quelque bon naufrage.

A ces mots il me regarda fixement, comme un tigre prêt à s'élancer ; mais il ne dit pas une parole.

— Et combien de petits loups de mer, repris-je, avez-vous dans votre antre, chez vous ?

— Six : et tous capables de vous enlever d'une seule main, à bras tendu.

— Je n'en doute pas et n'ai pas le moindre désir d'éprouver leur force. Mais, comment trouvez-vous la capitale ?

— Pas fameuse et, je vais vous dire pourquoi... Pendant qu'il disait ces mots, la porte du cabinet de l'empereur s'ouvrit et Napoléon parut. Il regarda rapidement tout autour de la salle avec des yeux flamboyants et s'écria :

— Qui est de service ici ?

— Moi, sire, Sainte-Croix, répondis-je, en m'élançant de mon siège et m'inclinant profondément.

— Et où est l'amiral Truguet ? Pourquoi ne l'avez-vous pas fait entrer ?

— Il n'est pas là, sire, dis-je tremblant comme une feuille.

— Arrêtez, jeune homme, pas si vite, je suis là.

— Ah ! Truguet, mon cher ami, s'écria l'empereur en posant ses deux mains sur les épaules du vieux marin, depuis combien de temps attendez-vous ?

— Deux heures et demie, répondit-il en sortant